

## 4<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME *Dimanche 27 mars 2022*

Commençons par un rappel historique qui nous introduira à la particularité de ce dimanche paré de rose. Avant la réforme de S. Grégoire le Grand, c'était, à Rome, le dernier jour avant le début du jeûne qui allait courir jusqu'à Pâques. C'était donc un jour de réjouissance avant les austérités du carême antique. C'était aussi le jour où les catéchumènes commençaient la dernière ligne droite qui allait les conduire au baptême, participation à la croix du Christ et à sa résurrection. Les catéchumènes allaient donc passer ainsi de la Jérusalem terrestre, figure de ce monde marqué par le mal, à la Jérusalem céleste, figure de l'Église, elle-même anticipation du Royaume de Dieu. D'où le choix de l'église stationnale, S. Croix de Jérusalem, non loin de S. Jean de Latran, la cathédrale, et de son baptistère. D'où le choix aussi de l'épître qui souligne, à travers le parallèle entre les deux Jérusalem, l'œuvre de libération accomplie par le Christ en faveur des baptisés. Libération qui n'est plus politique, et donc temporelle, comme dans l'Ancien Testament avec la sortie d'Égypte, mais qui est désormais ontologique et donc éternelle, avec la régénération que constitue l'incorporation à l'être du Ressuscité, à la chair de celui qui a définitivement vaincu la mort, espérance propre au Nouveau Testament.

Espérance que met en lumière l'évangile de ce jour, avec le miracle qui ouvre le discours johannique sur le Pain de vie. A partir de cinq pains et de deux poissons, il nous est dit que Jésus nourrit une *foule nombreuse*, de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Voici une foule tellement impressionnée par l'enseignement de Jésus et par les gestes qu'il accomplit qu'elle le suit en oubliant de se munir de provisions. Jésus, en s'en apercevant, décide de leur procurer lui-même de quoi manger. Voici le cadre planté. Maintenant, qu'est-ce qu'un miracle ? C'est un signe destiné à attirer notre attention. Lorsque Moïse, dans le désert, voit le buisson brûler sans se consumer – c'est le texte lu aux matines –, il se détourne de son chemin pour aller voir. Et c'est alors qu'il entend Dieu s'adresser à lui. Un signe renvoie forcément à quelque chose d'autre. Le miracle est un signe. Et en tant qu'il dérange les lois naturelles, il est le signe que celui qui l'accomplit a pouvoir sur celles-ci. Puisque Dieu est Créateur, et donc auteur des lois de la nature, on peut en inférer que celui qui maîtrise ainsi la nature jouit d'un rang divin. On disait autrefois que les miracles de Jésus étaient les preuves de sa divinité. Disons qu'à tout le moins ils manifestent sa supériorité sur les prophètes de l'Ancien Testament. Dans l'Ancien Testament, le prophète Elisée avait nourri, dit-on, 100 personnes avec 20 petits pains d'orge, à la stupéfaction de son serviteur. Ici, nous voyons Jésus en nourrir au moins 5.000 avec seulement 5 pains, ce qui laisse pantois l'apôtre Philippe. Le miracle est donc bien un signe de puissance.

Mais les miracles de Jésus ne sont-ils que des signes de sa puissance, des preuves de sa divinité ? Pas seulement. Si Jésus est Dieu, il peut faire toute sorte de miracles. Il le dit lui-même à ses adversaires : *ne puis-je pas faire des pierres que voici des fils d'Abraham ?* Et c'est bien ce que le démon lui suggère lorsqu'il vient le tenter au désert. Or Jésus ne fait précisément pas n'importe quoi. Les miracles de Jésus ont en effet un air de famille. Il opère des guérisons, il ramène des morts à la vie, il nourrit les foules. Jésus ne fait pas miracles absurdes. Il fait des miracles qui ont un sens. Et ce sens, nous le découvrons aisément en parcourant l'évangile. Ses miracles viennent en aide aux hommes : ils restaurent leur santé, leur dignité, leur vie. Les miracles de Jésus sont un témoignage de sa bienveillance pour nous. Le miracle est ainsi un signe de la puissance de Jésus et la manifestation de son amour pour ceux dont il s'est fait le frère aîné.

Mais si tel est le cas, pourquoi avoir borné son action en des limites si étroites : quelques années, en un lieu déterminé, et finalement au bénéfice de si peu de monde. Beaucoup sont morts en Israël à l'époque de Jésus, à commencer par Joseph, son père putatif. Et pourtant il n'a rendu la vie qu'à Lazare, au fils de la veuve de Naïm et à la fille de Jaïre. Beaucoup de gens avaient faim à l'époque

de Jésus. Et pourtant il n'a multiplié les pains que deux fois. Beaucoup de gens étaient malades, infirmes, aveugles. Et pourtant il n'en a guéri que quelques uns sur les foules qui se pressaient autour de lui. Et que dire de la suite des temps ? Epidémies, famines, séismes, guerres se succèdent depuis des siècles. Des centaines de milliers de personnes meurent chaque jour tandis que d'autres ne cessent de souffrir. Alors pourquoi Jésus ne s'occupe-t-il pas d'elles ? En fait, cela ne semble injuste que si nous ne voyons en Jésus qu'un simple philanthrope. Philanthrope, Jésus l'est. Mais à un niveau que nous n'aurions jamais soupçonné.

Par ses miracles, Jésus vient indubitablement répondre à nos attentes : il guérit, nourrit, rend la vie. Mais il vient surtout redresser nos attentes, et en exauçant les espoirs de quelques uns, il vient exhausser l'espérance de tous. Comme avec les guérisons de Lourdes. Et s'il agit ainsi, c'est que l'homme, à cause du péché, est devenu lent à comprendre. Quand Jésus promet à la Samaritaine l'eau vive, celle-ci lui répond, en substance : « Tant mieux, je n'aurai plus à puiser avec un seau ! » Quand Jésus multiplie les pains, la foule veut le faire roi pour être nourrie sans avoir à travailler. Dans ces conditions, fallait-il que Jésus exauçât toutes les demandes ? Non : nous en serions restés à nos espérances purement terrestres. Et en même temps nous aurions renoncé à notre liberté pour être des assistés. Nous voici donc arrivés à notre dernière conclusion : les miracles de Jésus sont des signes de sa puissance, ils manifestent sa volonté de faire notre bonheur, mais ils nous invitent aussi à la conversion, à un sursaut, à remonter à la source de tout bonheur, à Dieu lui-même. En effet, en désirant un bien particulier, que désirons-nous en définitive ? Le bonheur, le bonheur absolu, qu'aucune de ses réalisations limitées d'ici-bas ne peut vraiment donner. Jésus veut que nous désirions le Souverain Bien, Dieu lui-même, qui seul peut rassasier notre désir de bonheur. Jésus a de l'ambition pour nous. Ses miracles en sont des signes. Le pain multiplié aujourd'hui – et qui n'empêchera pas d'avoir faim demain – est le signe de ce Pain de vie éternelle que Jésus est lui-même.

Seulement voilà : il faut avoir faim de ce pain-là. Et pour cela, il ne faut pas être complètement gavé par l'autre, le pain matériel. D'où le sens chrétien du jeûne. Jésus nous a montré la voie : il faut mourir à soi-même. Il faut mortifier nos désirs pour qu'ils renaissent comme le phénix, plus grands mêmes. Il faut que nous mourions à nos désirs centrés sur les biens de ce monde pour renaître au désir qui a Dieu pour objet. Jésus, en accomplissant ses miracles, vient nous révéler que nous sommes faits pour Dieu. La vie qu'il nous donne, c'est la vie éternelle, la guérison qu'il nous procure, c'est le salut éternel, et le Pain dont il nous nourrit, c'est lui-même. Désirons-nous vraiment cela ? Avons-nous vraiment faim de Dieu ? De l'eucharistie qui est viatique, pain de la route en ce pèlerinage terrestre ? Oui, un peu certainement, sinon nous ne serions pas ici. Mais ce pain ne nous nourrira vraiment, spirituellement, miraculeusement, que si nous nous offrons tout entiers. Dieu ne nous sauve pas sans nous. Il a eu besoin de l'offrande spontanée des cinq pains et des deux poissons. C'est un petit enfant qui les a donnés à Jésus. Tout un programme. *Si vous ne devenez comme ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu.* A l'instar des baptisés de Pâques que l'introït du dimanche *in albis* compare à des nouveaux-nés, avides de ce pur lait spirituel en lequel nous pouvons reconnaître, justement, la sainte eucharistie, le pain de vie : ayons faim de ce pain-là. Soyons plus nombreux, chaque jour, à venir nous en nourrir à la S. Messe, lieu où ne cesse de s'alimenter notre renaissance spirituelle.